

Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire
Herausgeber: [s.n.]
Band: 15 (2008)
Heft: 2

Rubrik: Allgemeine Buchbesprechungen = Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Allgemeine Buchbesprechungen

Comptes rendus généraux

Bernhard Kreutz Städtebünde und Städtetz am Mittelrhein im 13. und 14. Jahrhundert

Kliomedia, Trier 2005, 538 S., 5 Karten, € 84,-

Die von Alfred Haverkamp betreute und im Jahr 2005 aus dem Teilprojekt B2 des Trierer Sonderforschungsbereichs 235 (Zwischen Maas und Rhein) «Die Stadt zwischen Maas und Rhein im Herrschafts- und Sozialgefüge des hohen und späten Mittelalters im Vergleich» hervorgegangene Dissertation von Bernhard Kreutz behandelt *Städtebünde und Städtetz am Mittelrhein im 13. und 14. Jahrhundert*. Am Beispiel der Stadt Worms möchte der Verfasser die Aus- und Wechselwirkungen der «ausenpolitischen» Bünde auf die «innenpolitischen» Verhältnisse der Stadt im Zeitraum 1226–1388/89 untersuchen.

Die Arbeit gliedert sich in vier Kapitel. Eine gut lesbare Einleitung macht den Anfang, in der Kreutz den Leser in seine Fragestellung einführt, Quellenlage und Editions- und Forschungsstand darlegt sowie seine Vorgehensweise erläutert (13–61). Daraufhin charakterisiert er den Mittelrhein als Städtelandschaft, setzt diesen zu anderen Herrschaftsräumen in Beziehung und führt die Verfassungsgeschichte der Stadt Worms bis zum Jahr 1184 aus.

Der Einleitung folgt das bei Weitem umfangreichste Kapitel der Arbeit «Worms im mittelrheinischen Städtetz». (61–377) In diesem behandelt Kreutz in Unterkapiteln getrennt voneinander jeweils die innere politische Entwicklung der Stadt sowie die äusseren politischen Umstände der mit Worms verbündeten Städte. So

steht in den ersten beiden Unterkapiteln zunächst der Zeitraum des 13. Jahrhunderts (1226–1303) im Vordergrund. Auf diese folgen zwei weitere Unterkapitel, in denen sich der Verfasser auf die politischen Entwicklungen des 14. Jahrhunderts (1314–1366) konzentriert und die er jeweils um eine «zwischenstädtische Ebene» erweitert. Das fünfte Unterkapitel schliesslich befasst sich eingehend mit den Voraussetzungen, dem Verlauf und den Folgen des Rheinisch-Schwäbischen Städtebundes (1376–1400). Bei alledem tritt die Stadt Worms etwas in den Hintergrund, während die Städtebünde eine intensivere Betrachtung erfahren.

Auf dieses Grosskapitel folgt ein interessantes Kapitel über «Instrumente und Konstanten der gemeinsamen städtischen Politik». (377–457) In einem ersten Unterkapitel erläutert Kreutz hier gelungenen Formen und Inhalte von zwischenstädtischen Bündnissen und Verträgen in rechtlicher und wirtschaftlicher Hinsicht und behandelt Formen und Funktionen des städtischen Botenwesens, ohne dabei jedoch dezidiert auf seinen eigentlichen Untersuchungsgegenstand, die Stadt Worms, einzugehen. Im sich daran anschliessenden, überaus informativen und ausblickenden Unterkapitel, «Aspekte der *longue durée*», (426–457) beschäftigt sich Kreutz mit «Kontinuität und Wandel der Bundesysteme» und «Formen der Programmatik und Legitimierung» derselben.

In der Schlussbetrachtung (457–485) schliesslich fasst Kreutz seine Ergebnisse zusammen, indem er die «Position der Stadt Worms im mittelrheinischen Städtetz» darlegt und dieses mit anderen Städtetetzen vergleicht. Sehr hilfreiche

Orts- und Personenregister sowie fünf Karten im Anhang beschliessen die Arbeit.

Zusammenfassend lässt sich festhalten, dass Kreuz eine gut lesbare und sehr informative Studie zum Thema Städtebünde am Mittelrhein vorgelegt hat. Kritisch bleibt anzumerken, dass der eigentliche Schwerpunkt der Arbeit, die Wechselwirkungen von Aussen- und Innenpolitik der Stadt Worms, etwas in den Hintergrund gerät, was wohl in erster Linie auf die vom Verfasser schon in den jeweiligen Unterkapiteln getrennte Behandlung von aussen- und innenpolitischen Rahmenumständen zurückzuführen ist. Damit zusammenhängend wäre es wünschenswert gewesen, wenn der Verfasser sich stärker mit der städtischen Führungsgruppe der Stadt Worms beschäftigt hätte. Schliesslich waren es die Akteure, über die massgeblich eine Verbindung zwischen dem «Innen» und dem «Aussen» gewährleistet wurde.

Bastian Walter (Münster)

**Philippe Henry,
Jean-Pierre Jelmini (éd.)
La correspondance familiale
en Suisse romande
aux XVIIIe et XIXe siècles**

Affectivité, sociabilité, réseaux, Alphil, Neuchâtel 2006, 396 p., Fr. 39.–

Cet ouvrage rassemble les 18 communications présentées lors d'un colloque tenu à Neuchâtel en 2005, et offre des réflexions stimulantes autour des correspondances privées. Avant de confronter le lecteur à l'exploitation des sources elles-mêmes, la contribution de Barbara Roth-Lochner, qui ouvre l'ouvrage, porte sur les conditions requises pour que des correspondances familiales soient constituées et mises à disposition des chercheurs.

Les communications qui suivent démontrent la richesse d'exploitation de ces sources mais également la difficulté, soulignée par les initiateurs du colloque, de définir une approche qui permette aux chercheurs de démontrer la représentativité de leur étude.

Dans cette optique, Philip Rieder cherche à comprendre en quoi les sentiments exprimés dans la correspondance que Louis Odier a entretenu avec deux jeunes filles qu'il courtisait peuvent être perçus comme des objets historiques. Il en fait une démonstration convaincante en isolant les stratégies de séduction de l'un et de l'autre sexe, et en mettant à jour les modèles littéraires et les conventions sociales et scripturales qui transparaissent dans ces lettres.

Dans le registre des sentiments également, Sandro Guzzi-Heeb s'intéresse aux lettres écrites par Charles-Emmanuel de Rivaz et sa future femme. L'historien rappelle que la fin du XVIIIe siècle voit l'apparition de la lettre plus personnelle, où les auteurs échangent des idées et des émotions plus intimes, tendance aisément repérable dans la correspondance qu'il étudie. La nouveauté réside dans le fait que la famille accepte l'étalage des sentiments des époux ce qui démontre qu'ils sont perçus comme des éléments positifs, voire même nécessaires, à la vie familiale. Appliquée au réseau de parenté, cette émotionnalisation aurait permis de cimenter les liens créés par les alliances.

Emotions et avalanche de bons sentiments font partie intégrante des sources étudiées par Georges Andrey et Dunvel Even. Leur analyse de la correspondance nourrie entre deux personnes – un père (Louis d'Affry, premier landammann de la Confédération suisse) et sa fille pour Georges Andrey et une sœur et son frère pour Dunvel Even – porte sur les modes d'expression de l'affectivité (démessurée?) qui transparaît dans leur corpus de sources respectif.

Sur la thématique porteuse des réseaux, Thierry Christ se propose de montrer l'importance que pouvait revêtir pour une famille de l'aristocratie neuchâteloise une correspondance suivie avec Jean-Henry-Samuel Formey, notabilité de la République des lettres européennes. Il constate que cette correspondance fonctionne comme un bien de famille et est perçue comme un élément d'une stratégie familiale destinée à élargir les chances de carrière des trop rares descendants de la famille.

L'attention appuyée dont font l'objet les jeunes des élites économiques, politiques et culturelles temporairement éloignés de leur famille (apprentissage, étude, séjour linguistique...) est relevée par plusieurs contributeurs. Pierre Caspard, travaillant sur de multiples corpus de sources, a étudié et comparé les valeurs éducatives que les correspondances entre parents et enfants laissent transparaître. Il démontre que, même par delà les frontières, ces valeurs se révèlent étonnamment proches. Dans la même optique, Jean-Pierre Jelmini, dépouillant la correspondance d'un riche paysan vigneron de Peseux, s'est intéressé aux lettres adressées par celui-ci à sa progéniture. Leur étude révèle que les parents s'efforçaient par la correspondance de maintenir une pression éducative sur leurs enfants momentanément éloignés de la famille, pression qui ne masque qu'imparfaitement l'affection qu'ils leur portent. Mais l'analyse de telles correspondances peut aussi révéler moins d'humanité. Au cours du XIX^e siècle, Olivier Perroux affirme que la question du choix de la profession pour les jeunes issus des familles de l'ancienne bourgeoisie genevoise devient plus délicate. Ces familles tentaient de compenser la perte de leur statut en acquérant une reconnaissance sociale basée notamment sur la fortune. Dans le cas de la famille Baumgartner, la pression paternelle, étudiée au travers des

lettres échangées par le père et le fils, est telle, qu'elle pousse le jeune Antoine sur la voie d'un destin tragique.

Plusieurs communications démontrent que l'étude des correspondances familiales offre la possibilité d'étoffer la perception plus intime d'un personnage, voire même de lever des idées fausses que l'on pouvait avoir sur une personne par une immersion dans sa manière de penser et d'agir. A ce titre, l'analyse des lettres de Louis-Auguste-Augustin d'Affry, par Alain-Jacques Tornare, dévoile une personnalité très éloignée de celle de détestable opportuniste préoccupé par ses seuls intérêts que lui avait attribuée l'historiographie traditionnelle. Francis Python, qui étudie les lettres d'Elisa Vicarino – lettres quasi quotidiennes adressées à son mari en «exil politique forcé» à Payerne – suggère que la personnalité de la correspondante, femme de caractère et de convictions mériterait une attention plus appuyée. Enfin, sur la base de la correspondance d'Alexandre Mentha, Laurent Tissot fait une analyse du processus de maturation du jeune Neuchâtelois qui, recherchant respectabilité et fortune, s'expatrie à Manchester.

Deux communications s'intéressent de plus près à la pratique épistolaire elle-même. Philippe Henry étudie la valeur intrinsèque des lettres de son corpus en examinant entre autre la modalité, les rites et les normes de la pratique épistolaire; ceci afin de saisir le phénomène dans sa logique propre à travers notamment les nombreuses notations, relatives au geste de l'écriture, des scripteurs eux-mêmes. Simone de Reyff s'intéresse à François-Pierre de Reynold qui a conservé, en copie, l'essentiel de sa correspondance, ce qui permet d'aborder la «carrière» épistolaire de cette personne. Elle souligne que l'historien du passé fribourgeois trouvera dans les cahiers de François-Pierre une mine d'informations susceptibles d'enrichir considérablement l'image de la société de

ce temps, tout en dévoilant la complexité des liaisons sociales qui la régissaient.

Les informations glanées dans les correspondances permettent d'enrichir les connaissances sur une société donnée à un moment donné, comme nous le prouve l'étude de Maria Pia Casalena et Francesca Sofia. Les archives conservées en Toscane, lieu de résidence de la sœur de Sismondi, économiste et historien, familier du groupe de Coppet, regorgent de renseignements sur la vie intellectuelle et sociale européenne de la première moitié du XIXe siècle tout en offrant, par les correspondances féminines, de multiples renseignements sur la vie quotidienne de l'élite genevoise. Jean-Marc Barrelet, quant à lui, déplore de n'avoir pas trouvé dans la riche correspondance d'une famille de notables loclois, les Houriet, des informations de première main sur les événements et les opinions des membres de cette famille face aux événements cruciaux vécus par Neuchâtel durant ces périodes troublées (fin du XVIIIe et première moitié du XIXe siècle).

Enfin, deux contributions, celle de Pierre Marti et de Micheline Louis-Courvoisier peuvent à priori surprendre dans ce recueil. Pierre Marti s'intéresse à la correspondance codifiée et réglementée que des prêtres séculiers ont entretenus durant la première moitié du XIXe siècle dans le cadre d'une association secrète. Son étude s'intègre dans le thème de l'ouvrage par l'objectif même de cette «Petite Eglise» qui était de mettre en relation intellectuelle plusieurs dizaines de prêtres et de fortifier ainsi les liens de la famille que ces derniers souhaitaient constituer.

Micheline Louis-Courvoisier, qui a élaboré une base de données des consultations épistolaires envoyées au Dr Tissot, signale les perspectives de recherches innombrables ouvertes par ces sources qui s'élargissent bien au-delà de l'histoire de la médecine. Dans le cadre de cette contribution, elle s'est attachée à repérer

patiemment les traces de l'harmonie ou des dissensions régnant au sein des familles des malades qui faisaient appel aux lumières du célèbre médecin.

Le mérite de cet ouvrage est de faire la démonstration de l'importance des sources épistolaires privées pour une connaissance plus aiguisée de la société du XVIIIe–XIXe siècle et de ses membres.

Sylvie Moret Petrini (Lausanne)

Bruno Wickli
Politische Kultur
und die «reine Demokratie»
Verfassungskämpfe und ländliche
Volksbewegungen im Kanton
St. Gallen 1814/15 und 1830/31

St. Gallen 2006, 522 S., 25 Abb., Fr. 58.–

Die vorliegende Dissertation von Bruno Wickli – sie entstand im Rahmen eines von Andreas Suter und Martin Schaffner betreuten Nationalfondsprojekts zur Entstehung der direkten Demokratie im nationalen und internationalen Vergleich – fragt nach den Bedingungskonstellationen für das Entstehen der modernen direkten Demokratie in der Schweiz. Der Untersuchungsgegenstand erscheint prädestiniert, da in St. Gallen 1831 erstmalig mit dem Veto ein direktdemokratisches Element in einer Repräsentativverfassung verankert wurde, eine Neuerung, in der Wickli ein «Scharnier» zwischen den Landsgemeindeverfassungen und der modernen direkten Demokratie in der Schweiz sieht.

Folgerichtig wendet sich der Autor der Rolle der ländlichen Volksbewegungen der «Demokrätler» von 1814/15 und 1830/31 als «Gegenbewegung» zu der konkurrierenden Strömung der Bürgerlich-Liberalen zu. Wickli liefert damit einen wichtigen Beitrag zur Geschichte der Regenerationsperiode, der das mehr oder weniger homo-

gene Bild der «liberalen» Regenerationsbewegungen der 1830er-Jahre aufbricht.

Die Studie ist einem jüngeren Forschungsansatz zuzuordnen, der die Fortführung einer traditionellen Protestkultur und die durch lebensweltliche Erfahrungen ausgelösten Veränderungen tradierter Handlungs- und Deutungsmuster im 19. Jahrhundert thematisiert. Wickli leitet diesen Ansatz aus dem theoretischen Konzept der «politischen Kultur» ab, das politische Handlungsformen und Wertorientierungen unter den Aspekten der kulturellen Prädisposition, des situationspezifischen Kalküls und der Erfahrungen und schöpferischen Eigenleistungen der Akteure untersucht.

Entsprechend gliedert sich die Untersuchung. Wickli widmet sich einer «Phänomenologie» beider ländlich-demokratischen Volksbewegungen, die er in einer doppelten Kontinuität zu den Widerstandsbewegungen der Frühen Neuzeit sieht. Dies gilt zum einen für die Artikulations- und Mobilisierungsformen einer spezifisch ländlichen politischen Kultur des «offenen Protests» und zum anderen für die Sozialstruktur der Trägerschaft, wobei allerdings an dieser Stelle der nicht immer stringente Vergleich der beiden Volksbewegungen auffällt. Breiten Raum nimmt die Beschreibung der Führungspersönlichkeiten ein, die qua Amt oder Beruf (hier fallen insbesondere die Wirte auf) der ländlichen Elite angehörten. Zur Basis zählten, wenngleich regional stark divergierend, Gewerbetreibende, Handwerker und Bauern, wobei Letztere in beiden Volksbewegungen allerdings nur schwach aufscheinen.

Den Kontinuitätsmerkmalen der politischen Kultur stellt der Autor im nächsten Schritt die zeitspezifischen, durch das Handlungsumfeld bedingten Unterschiede der Handlungsstrategien gegenüber.

Die Widerstandsbewegung von 1814/15 scheiterte an der kompromiss-

losen Haltung der Kantonsregierung und der Intervention externer Akteure, was in gewalttätigen Auseinandersetzungen gipfelte. Dagegen konnte 1830 im Rahmen der reformfreundlichen Grosswetterlage eine Koalition liberaler und demokratischer Erneuerungskräfte die Wahl eines Verfassungsrats durchsetzen. Kantonsregierung, Verfassungsrat und Stimmbürger traten in einen «Handlungsdialog», der es auch den Demokraten ermöglichte, ihre Forderungen in den Revisionsprozess einzubringen. Gewalt erschien unter diesen veränderten Bedingungen kein probates Mittel mehr.

Im Folgenden wendet sich Wickli der Erklärungskategorie «Erfahrung» zu. Er untersucht die Wechselwirkung eines tradierten Geschichtsbilds mit den kollektiven und individuellen lebensweltlichen Erfahrungen der demokratischen Akteure. Leitmotiv des Geschichtsbewusstseins war die alteidgenössische Freiheitstradition, wie man sie in den unmittelbar benachbarten Landsgemeindedemokratien wie Glarus und Appenzell Ausserrhoden überliefert sah, die man aber selbst verloren hatte. Zentraler Referenzpunkt dieses Verlusts war die selbst erlebte Schaffung des kantonalen Kunstgebildes durch Napoleon 1803. Der Topos der «Fortdauer des französischen Staatswesens» durchzog beide Volksbewegungen bis 1830. Die eindeutig negativen Konnotationen arbeitet Wickli anhand unterschiedlicher lebensweltlicher «Erfahrungsräume» heraus, in deren Mittelpunkt jeweils die Wahrnehmung der staatlichen Tätigkeit beziehungsweise deren Versagen steht. Gemeinsam sind diesen Erfahrungsräumen krisenhafte Erscheinungen: die politischen Zäsuren der Helvetik und der Restauration 1814/15 mit ihren wirtschaftlichen Depressionsphasen, ein chronisch defizitärer Staatshaushalt bei steigender Steuerlast, die fortschreitende Schwächung des Katholizismus und die Beschneidung des Gemeindebürgerwahl-

rechts nach 1814. Erinnerung wie Erfahrung flossen in der Konsequenz zu einem demokratischen, an den benachbarten Landsgemeindedemokratien orientierten Gegenentwurf zusammen, der 1814/15 noch vage formuliert wurde, sich 1830/31 dagegen ausdifferenziert und kohärent zeigte, wie Wickli im folgenden Kapitel anhand der 1831 eingereichten Petitionen und der Debatten im Verfassungsrat darlegt. Grundpfeiler dieses Entwurfs bildeten die Vorstellung von einem «schlanken», sparsamen und transparenten Staatswesen und einer breiten politischen Partizipation auf der Basis absolut verstandener Volkssouveränität. Zu den demokratischen Kernforderungen gehörte deshalb die (1831 erfolgreich durchgesetzte) Einführung von «Bezirkslandsgemeinden» zur Ausübung des allgemeinen, gleichen, direkten und offenen Männerwahlrechts und das Recht auf direkte Beteiligung an der Gesetzgebung. Das Ergebnis ist bekannt: Im Artikel 3 der Verfassung wurde das Vetorecht gegen ein vom Grossen Rat erlassenes Gesetz unter anderem im Bereich der Steuergesetzgebung verankert. Ein bahnbrechender, wenn auch «fauler Kompromiss» urteilt Wickli über dieses zwischen Liberalen und gemässigten Demokraten ausgehandelte Gesetzesveto, dessen politische Schlagkraft ganz erheblich durch einen Abstimmungsmodus eingeschränkt wurde, wonach abwesende Stimmbürger als Jastimmen zählten. Insbesondere dieses Verfahren bedingte eine breite Ablehnung, wie sie sich im Ergebnis der Verfassungsabstimmung niederschlug, die nur aufgrund des hohen Anteils an Nichtwählern als angenommen gelten konnte.

Wie ist vor diesem Hintergrund die Bedeutung des Vetorechts einzuschätzen? In der politischen Praxis erwies es sich als «zahnloses» Oppositionsinstrument. Seine eigentliche Bedeutung sieht Wickli vielmehr in der dem Veto inhärenten Verknüp-

fung von politisch-kulturellen Traditionen und zeitspezifischen staatspolitischen Herausforderungen: als innovatives Konstrukt einer ländlichen politischen Kultur, das die tradierte «Praxis des offenen Protests» (462) institutionalisierte und das Ideal der Landsgemeinde – verstanden als aktive Mitgestaltung an der Gesetzgebung – auf die staatliche Ebene transformierte, und als Akt der Einpassung eines direktdemokratischen Elements in das Repräsentativsystem.

Wenn aber die Vitalität einer ländlichen politischen Kultur und die direkte Nachbarschaft zu den Landsgemeindedemokratien die entscheidenden Faktoren für die St. Galler Entwicklung sind, warum gingen dann andere Kantone, die beide Voraussetzungen teilten, – etwa Zürich – einen anderen Weg, wie sich der Autor selbst fragt? Und warum treten jene separatistischen Strömungen der demokratischen Volksbewegung 1814/15 unter den ungleich günstigeren Rahmenbedingungen 1830/31 nicht mehr, wie im Kanton Basel, in Erscheinung? Offenbar sind neben den beiden genannten noch andere Einflussfaktoren zu berücksichtigen, wie das Beispiel des hoch industrialisierten, reformierten alten Stadtkantons Zürich zeigt. In der Zürcher Regenerationsbewegung spielten direktdemokratische Forderungen bezeichnenderweise keine Rolle. Das Zürcher Beispiel stützt die These Wicklis von der Bedeutung lebensweltlicher Erfahrungen für die Entwicklung eines politisch-gesellschaftlichen Ordnungsentwurfs. Es schwächt dagegen seine Argumentation, sozialökonomische, konfessionelle (oder zumindest: religiöse) und strukturelle historisch-politische Einflussfaktoren zugunsten der Wirkungskraft von politischer Kultur generell zurückzustellen. Behindert wird auf diese Weise zudem die Einschätzung, welche Bedeutung den anderen – nicht radikal-demokratischen – Konzepten der gemässigten Demokraten

und der Liberalen für die Entwicklung in St. Gallen zukommt. Die angerissenen Fragen verdeutlichen, dass Bruno Wickli eine bemerkenswerte Studie gelungen ist, die wichtige Impulse für kommende komparatistische Untersuchungen zu liefern vermag.

Barbara Weinmann (Berlin)

Dario Gerardi
La Suisse et l'Italie 1923–1950
Commerce, finance et réseaux

Editions Alphil, Neuchâtel, 2007, 612 p., Fr. 54.–

Depuis l'affaire dite des «fonds en déshérence» en 1996 suivie des publications de la Commission Indépendante d'Experts-Suisse Deuxième Guerre Mondiale, plusieurs travaux dans le domaine de l'histoire économique de la Suisse contemporaine ont vu le jour. Inscrite dans cette dynamique, *La Suisse et l'Italie, 1923–1950. Commerce, finance et réseaux* est une contribution importante tant à la compréhension du rôle de la Suisse durant la Deuxième guerre mondiale qu'à l'histoire des relations extérieures de la Suisse au XXe siècle.

Au départ, Dario Gerardi avait comme dessein de combler les lacunes concernant les relations économiques entre la Suisse et l'Italie durant le Second conflit mondial et l'immédiat après-guerre. Mais au final, même si son ouvrage se focalise sur les années 1938–1948, il nous offre une histoire de longue durée remontant dans les relations italo-suisse dès la Première Guerre mondiale, passant par l'arrivée de Mussolini au pouvoir, la crise des années 1930, et la guerre d'Ethiopie. Il faut noter que le gouvernement de Mussolini est perçu avec bienveillance par les dirigeants helvétiques. Un point de vue partagé d'ailleurs par une grande partie de l'opinion publique qui transparaît notamment dans les princi-

paux quotidiens du pays. Si de nombreux dirigeants ne cachent pas leur sympathie pour le fascisme italien, c'est sans doute le Conseiller fédéral Giuseppe Motta qui détient la palme d'or de l'attitude la plus amicale vis-à-vis de Mussolini. Jusqu'à sa mort en 1940, aveuglé par son admiration pour le fascisme, Motta fera tout son possible pour que la Suisse maintienne de bonnes relations avec son voisin du sud.

En octobre 1935, l'Italie envahit l'Ethiopie et sera condamnée par la Société des Nations. La Suisse accepte l'embargo sur le matériel de guerre mais l'applique aux deux pays. Avec le Luxembourg, la Suisse sera, à cet effet, le seul pays à adopter une mesure qui prive l'Etat agressé, l'Ethiopie, de la possibilité de se fournir en armes et munitions pour se défendre. En outre, elle se désolidarise de la politique des sanctions en refusant de participer à l'embargo commercial contre la Péninsule afin de préserver ses intérêts économiques. L'Italie est un important partenaire commercial, et un lieu de placement privilégié par les milieux d'affaires helvétiques notamment dans les secteurs du textile, de l'électricité, de la chimie, de la banque et des assurances. A la veille de la Deuxième Guerre Mondiale, l'importance des intérêts économiques en Italie contribue à expliquer largement la complaisance des autorités suisses à l'égard de la dictature fasciste même si bon nombres de dirigeants helvétiques partagent en grande partie les valeurs véhiculées par Mussolini.

De 1940 à 1943, l'Italie va devenir après l'Allemagne le deuxième partenaire commercial d'une Suisse parfaitement intégrée à l'espace économique dominé par les forces de l'Axe. Dès le début du conflit et encore plus lors de son entrée en guerre en juin 1940, l'Italie est en demande de produits suisses nécessaires à son effort de guerre (armes, munitions, machines-outils, instruments de mesure *et caetera*). Or pour financer ces achats auprès des

entreprises helvétiques, la Péninsule, en mal de devises, demande des avances à la Suisse. Après avoir accordé un crédit de clearing de 150 millions de francs suisses à l'Allemagne, la Confédération cède aux vœux italiens, et décide en août 1940, d'octroyer une avance de 75 millions de francs suisses à la Péninsule. A cette somme vient s'ajouter un crédit bancaire helvétique avec garantie de la Confédération d'une valeur de 125 millions de francs suisses le 2 septembre 1940. Ces 200 millions de francs suisses accordés au régime mussolinien seront absorbés en quelques mois tant les besoins de l'Italie pour son effort de guerre sont grands. En octobre 1940, le ministre italien à Berne, Attilio Amaro, observe que, pour des raisons économiques, l'Italie comme l'Allemagne ont grand intérêt à court comme à long terme à préserver la Suisse du conflit. (202) Par la suite, la Confédération, pressée par le gouvernement italien, accorde une deuxième avance de 75 millions de francs suisses en juin 1941. Après que la Suisse ait octroyé une énorme avance de clearing à l'Allemagne de 850 millions de francs suisses (soit près de 10 pour cent du revenu national suisse de l'époque) en août 1941, Rome émet à nouveau le désir d'obtenir une nouvelle avance. Ces prétentions vont donner lieu à des négociations mouvementées qui aboutiront fin 1942, à une nouvelle avance de clearing suisse qui se monte à 65 millions de francs suisses destinés à l'achat d'armes et de munitions. Durant cette période, la Suisse obtiendra quant à elle des facilités de l'Italie en guerre des concessions assez significatives en particulier dans le domaine du transit. Même si l'Allemagne touche le triple, les avances helvétiques concédées par les dirigeants helvétiques à la Péninsule sont considérables. A la date de la capitulation de la monarchie italienne, le 8 septembre 1943, elles se montent à 340 millions de francs, soit 215 millions sous forme

d'avance de clearing et 125 millions de francs sous formes de crédit bancaire. Avec la capitulation, l'Italie est doublement occupée: elle subit une invasion au Nord par l'Allemagne et un débarquement des troupes alliées à Salerne.

Une nette rupture s'opère alors dans les relations italo-suisse: les échanges commerciaux s'effondrent et le clearing n'est plus alimenté. Mais si les dirigeants suisses choisissent de maintenir les relations officielles avec l'Italie du Sud, ils n'en conservent pas moins des liens et multiplient les démarches auprès des autorités néo-fascistes de l'Italie du Nord. Les dirigeants helvétiques iront même jusqu'à y envoyer en mars 1944 un délégué officiel, Max Troendle, négociateur avec la République de Salò afin de préserver leurs importants intérêts économiques dans cette partie de l'Italie. Cette mission a un certain succès mais le double jeu des dirigeants helvétiques les place dans une position de plus en plus inconfortable alors qu'une victoire alliée semble se préciser sur les champs de batailles. De fait, si à la fin de la guerre, la Suisse dispose d'un appareil de production intact et d'une place financière renforcée, elle ne s'en trouve pas moins isolée sur la scène internationale en raison de son activité économique intense au profit de l'Axe durant le conflit. Les Alliés sont en pleine guerre économique contre les entreprises et les banques helvétiques. Les dirigeants américains n'ont pas l'intention de se laisser concurrencer par la Suisse sur le territoire italien. C'est dans ce contexte que les Etats-Unis mettent leur veto à l'accord italo-suisse conclu le 10 août 1945. Cet accord réglementait les échanges à venir avec à la clef une avance helvétique de 80 million de francs suisses faite à l'Italie. C'est une véritable «guerre» économique que se livre les Etats-Unis et la Suisse pour le marché italien. Cependant avec le règlement des questions liées au conflit et le début de la guerre froide, la

normalisation des relations entre l'Italie et la Suisse est déjà en bonne marche en 1946. L'Italie redevient un important débouché pour l'industrie helvétique car la Péninsule a énormément besoin de devises fortes pour se reconstruire.

La Deuxième Guerre mondiale a renforcé la position de la Suisse vis-à-vis de l'Italie, qui fragilisée aussi bien politiquement et économiquement devra attendre plusieurs années pour se remettre à niveau sur la scène internationale. La guerre a servi aussi de moteur à une émigration italienne dont la Suisse prospère devient dans l'après-guerre la principale destination. Une main d'œuvre importée pour la plupart du temps saisonnière, va durant les années qui suivent, constituer un apport des plus juteux pour l'agriculture et les différents secteurs industriels helvétiques.

Une des principales questions que s'est posée Gerardi est celle de la nature du rapport de force de la Suisse avec une grande puissance telle l'Italie durant cette période de bouleversements marquée par la Deuxième Guerre mondiale. Le moins que l'on puisse dire c'est qu'il y a répondu avec brio. Le schéma d'une Suisse qui fait front à une grande puissance et peut même lui tenir la dragée haute est démontrée tout au long de son ouvrage. Même si la thèse d'une Suisse victorieuse doit être nuancée dans certaines phases, une constante demeure dans les rapports italo-suisse de 1923–1950: les dirigeants helvétiques, en particulier les milieux d'affaires réussissent toujours à sortir leur épingle du jeu.

Isabelle Paccaud (Lausanne)